

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L' Abeille.

5me Année.

"Je suis chose légère et vois de fleur en fleur."

5me Année.

VOL. V

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 18 JANVIER 1853.

No. 16

LE BATELEUR ET LES DEUX SINGES.

Un de ces bateleurs dont toute la ressource
Est de tromper et d'amuser les gens,
Imagina, pour recruter sa bourse,
D'attirer à lui les passants.
Par un tour de nouvelle espèce.
Il avait eu l'art de dresser
Deux jeunes singes pleins d'adresse :
Il leur avait appris à sauter, à danser.
Mais c'était encore peu de chose :
Il voulut opérer une métamorphose,
Et les faire passer pour nains,
Qui venaient des pays lointains.
Dans cette idée il les habilla,
L'un en garçon et l'autre en fille,
Et les monta sur ses tréteaux,
Il leur fait danser en cadence
Et menait et contredanse.
Il fallait voir ! Plusieurs lourdauds
Disaient, trompés par l'apparence :
Voyez un peu ces deux enfants !
Oh ! comme ils sont adroits, malgré leur petitesse !
Mâ foi, parmi nos jeunes gens
On ne voit point une telle souplesse.
Je le crois bien, disait le bateleur,
Ce sont ici nains d'une espèce
— Fort rare. — Cui, dit tout un spectateur,
Montrons que ce n'est point ainsi qu'on nous abuse,
Il n'a pas plutôt dit ces mots,
Que notre homme sur les tréteaux,
Bien sûr de découvrir la ruse,
Jette adroitement quelques noix.
Il ne se trompe pas : nos danseurs cette fois,
Oubliant mesure et cadence,
Et laissant à leur contredanse,
Courraient à quatre pieds vers les morceaux friands
Qui réveillent leur convoitise,
Et devaient les noix qui craquent sous leurs dents.
Le peuple alors découvre avec surprise
Qu'ils étaient singes seulement ;
Et les prétendus nains perdent en un moment
La gloire qu'ils s'étaient acquise.

BELLE ACTION DU JEUNE LATOUR.

Québec, ce Gibraltar de l'Amérique était soumis. David Kerth, français traître à sa nation entra à la tête d'une armée anglaise, dans cette capitale que la famine, plus que la force de ses armes, venait de lui livrer. Le lion britannique tenait enfin sous sa griffe redoutable tout le nord de l'Amérique. Un seul coin de terre ; un seul petit fort résistait encore à sa puissance. C'était celui du Cap-de-Sable où commandait un jeune officier nommé Latour qui par son habileté et son courage à toute épreuve, s'était maintenu dans la possession de son poste.

Le père de ce jeune commandant qui se trouvait à Londres lors du siège de Larochelley avait épousé en secondes noces, une

des dames d'honneur de la reine. Cédant aux instances de sa nouvelle épouse, et voulant par quelque action d'éclat s'attirer les faveurs de la cour, il offrit au gouvernement britannique de le mettre en possession du poste où commandait son fils. Cette offre fut acceptée et on lui fournit deux vaisseaux bien montés sur lesquels il prit la route de l'Amérique.

Parvenu en vue du Cap-de-Sable, il se fait mettre à terre et va seul trouver son fils. Informé de l'arrivée de son père, celui-ci va au-devant de lui à la tête de toute la garnison et le reçoit avec toute la pompe possible. Après les premiers compliments, tous deux se rendent dans le cabinet du jeune Latour.

Le père prenant alors la parole : "Soyez-mes-nous seuls ici, mon fils, dit-il ? Je ne voudrais pas être entendu."

"Personne ne nous écoute, je crois," répondit le jeune homme en fermant soigneusement la porte ; quel peut donc être l'heureux motif qui vous amène auprès de moi ?

Le père resta quelques moments comme absorbé en lui-même ; puis se redressant : — "Mon fils, dit-il, je viens pour votre intérêt ; je viens pour vous sauver. Vous savez que les injustices auxquelles j'ai été en butte pour m'être déclaré huguenot, m'ont forcé à me retirer en Angleterre ; j'y fus admis à la cour, et l'on me rendit tous les honneurs que peut espérer un pauvre exilé. Mes paroles ont un grand poids dans les délibérations ; j'ai gagné l'estime de toute la cour et de la reine. Je possède de grandes richesses ; enfin il ne me reste qu'une chose à désirer, c'est de vous faire partager ma fortune.

Au milieu des honneurs que l'on me décernait, je ne vous ai point oublié ; je me suis informé de vous, et dés que j'ai appris votre position critique, je me suis adressé en votre faveur auprès du gouvernement anglais qui s'est montré aussi généreux pour vous qu'il l'avait été pour moi. Je suis porteur d'un ordre qui vous laisse en possession de votre fort et de plus le gouvernement se déclare prêt à accéder à toutes vos demandes et vous offre tous les honneurs qu'il vous plaira d'exi-

ger. Et cela, à la seule condition de suivre l'exemple de votre père.

Eh bien ! mon fils, si vous voulez suivre les conseils d'un vieillard et les avis d'un père, cessez de résister à la puissance anglaise. Vous avez assez fait pour l'honneur ! vous avez assez fait pour une patrie ingrate ! personne ne peut vous contester la gloire que vous avez acquise en défendant avec tant de courage le poste qu'on vous avait confié. Mais, mon fils, vous n'êtes ni invincible, ni immortel, et malgré toute votre bravoure, vous serez bientôt contraint de vous rendre ; l'état actuel des affaires doit assez vous le faire voir, Il vous faudra céder et abandonner un fort que vous ne pourrez plus défendre. Ne vous faites point illusion ; la France ne peut plus rien pour vous ; les Anglais viennent de lui lever toutes ses possessions et bientôt ils tourneront tous leurs efforts contre vous. Que deviendront alors vos compagnons d'infortune ? Que deviendrez-vous ? La moindre résistance de votre part vous conduirait à une perte inévitable. Songez que vous êtes responsable de la vie de tous vos soldats ; vous n'avez pas droit de les exposer sans fruit à une horrible boucherie ; vous avez une occasion favorable de les sauver ! profitez-en ; il n'y a point de honte, quand la résistance est inutile, de se rendre à une force supérieure.

Mais il n'est pas besoin de tous ces motifs, et je vous connais trop de bon sens, mon fils, pour croire un instant que vous hésitez dans votre choix, et ma considération y fut-elle pour rien, votre intérêt doit être suffisant pour vous guider. Ainsi, choisissez, ou d'être vaincu, fugitif et abandonné de tous ; ou d'être puissant, comblé d'honneurs et de richesses."

De telles propositions étaient sans doute bien propres à éblouir l'imagination d'un jeune guerrier, surtout appuyées comme elles l'étaient de l'autorité paternelle. Mais que peuvent les honneurs et les richesses sur un cœur noble et désintéressé qui n'a en vue que le bien de sa patrie et l'accomplissement de

son devoir ? C'est aussi ce que prouve la belle conduite du jeune héros qui fait le sujet de mon histoire.

Les premières paroles de son père l'avaient étrangement surpris ; lui qui n'avait jamais connu la trahison, trouvait étrange qu'on osât lui faire de si honteuses propositions. Quand son père eut fini de parler, il prit la parole :

« Comme votre fils, mon père, je dois respecter vos volontés et obéir à vos ordres. Je voudrais vous prouver en ce moment que je n'ai pas oublié tout ce que vous avez fait pour moi ; les lois de la reconnaissance et de la piété filiale me sont sacrées, mais le service de la patrie, la fidélité à mon souverain doivent passer avant les sentiments de la nature ; aussi tant que vos desirs seront conformes à ce qu'exigent mes devoirs, je les respecterai, je m'y conformerai. Mais pour ce qui est de ma soumission, détrompez-vous, je ne serai jamais un traître. Parce que la France a été malheureuse dans ses dernières guerres, ce n'est pas une raison pour que je lui sois moins fidèle. Je ferai tout pour sa gloire, et, si elle a besoin de mon sang pour cimenter sa puissance, je le verserai jusqu'à la dernière goutte.

Quant aux honneurs que m'offre le gouvernement britannique, je les trouve très considérables, j'en fais un grand cas et je lui suis très obligé de m'en avoir jugé digne. Mais ce serait lui payer trop cher que de les acheter au prix d'une trahison ; ainsi veuillez le prier, de ma part, d'offrir à un autre qu'à moi de ses propositions si honorables.

Le roi de France, mon souverain, est assez puissant et assez généreux pour me récompenser dignement des services que j'aurai rendus à la patrie. C'est de lui que je tiens le poste où je commande, c'est à lui seul que je veux le remettre ; il sait apprécier la bravoure et je n'aurai pas lieu de regretter ma fidélité. D'ailleurs, ne dussé-je rien recevoir en récompense de mes services, le témoignage de ma conscience et la bonne réputation que je me serai acquises suffiront amplement à me dédommager des peines et des travaux que j'endure en ce moment. Ainsi, mon père, il est inutile de discuter plus longtemps ; jamais je ne pourrai consentir à votre demande. »

Une réponse si inattendue jeta le père dans le plus grand embarras ; il était outré de dépit par la résistance de son fils, résistance qu'il prenait pour du mépris de l'autorité paternelle et d'un autre côté, il ne pouvait s'empêcher d'admirer le désintéressement, la grandeur d'âme et la fermeté de caractère qui respirait dans toutes les paroles du jeune homme. Il réfléchit un instant, puis prenant un ton

d'autorité : « Mon fils, dit-il, je vois bien qu'un moment d'exaltation vous n'a empêché de réfléchir. Vous êtes sans expérience et vous croyez qu'il suffit d'être courageux pour vaincre. Je vous donne un jour pour vous désabuser ; demain, je reviendrai et votre réponse décidera de votre sort. »

— C'est inutile, répondit le jeune homme, demain je serai ce que je suis aujourd'hui, un sujet fidèle à son prince et à sa patrie, un homme d'honneur que vous ne pourrez séduire.

— Eh bien ! ce sera votre malheur ! Et il sortit.

COLIBRI.

[à continuer.]

L' Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 18 Janvier 1853.

Tout le monde sait maintenant que le principal but du voyage de Mr. le Supérieur du Séminaire était d'obtenir pour le Séminaire le droit de conférer des degrés scientifiques et honorifiques qui pussent valoir dans tout l'empire britannique. La résolution en avait été passée en conseil le 19e Mars, fête St. Joseph. La charte royale a été octroyée le 8 Décembre, Fête de l'Immaculée Conception de Marie, et jour anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr. de Laval, fondateur du Séminaire. Elle a été reçue vendredi dernier.

Après la noble munificence de notre très-Gracieuse Souveraine la Reine Victoria, au dessus de toute louange, l'Abeille pour sa part, se permettra de louer et de publier, aussi loin que ses ailes pourront le porter, le zèle éclairé de son Excellence le Gouverneur-Général à promouvoir en toute manière les intérêts politiques et civils, les sciences et les lettres de notre pays. Aussi le portrait, que le Séminaire fait peindre par Mr. Hamel, sera-t-il placé dans la salle principale de l'Université, comme souvenir d'un insigne bienfaiteur.

Nous apprenons que MM. A. Marmet, Joseph Catellier et Cyrille Légaré vont être envoyés par le Séminaire à l'École des hautes études, à Paris, pour y suivre les cours de l'Université de France et y prendre les degrés.

Dimanche dernier a eu lieu l'élection des élus de la Congrégation.

Ont été élus :

MM. J. B. Villeneuve,	Préfet.
L. Beauudet,	1er. Assistant.
J. Rioux,	2e. Assistant.
P. Drolet,	Secrétaire.
J. Matte,	Trésorier.

ANGLETERRE. Le ministère est ainsi formé :

Premier ministre, lord Aberdeen.
Lord chancelier, lord Cranworth.

Chancelier de l'échiquier, M. Gladstone.
Secrétaire de l'intérieur, lord Palmerston.

« des affaires étrangères, lord J. Russell.

« des colonies, le duc de Newcastle.
1er. lord de l'amirauté, sir James Graham.

Lord du sceau privé, le duc d'Argyle.
Secrétaire de la guerre, M. Sydney Herbert.

Président du bureau de contrôle, sir Chs. Wood.

1er commissaire des travaux publics, sir Wm. Molesworth.

Le marquis de Lansdowne fait aussi partie du ministère, sans porte-feuille.

Vice-roi d'Irlande, le comte St. Germain.

Lord John Russell et lord Aberdeen ont fait connaître dans une adresse aux électeurs de Londres, la politique du nouveau ministère. Elle embrasse les réformes légales et commerciales, la dissémination de l'instruction publique, l'abolition des incapacités civiles qui pèsent sur les juifs, la réforme de la représentation, et la cessation des obstacles qui entravent le libre échange.

Le parlement est ajourné au 10 de février.

DE LA MAUVAISE MANIÈRE DE LIRE ET D'ENSEIGNER L'HISTOIRE.

Je vous l'ai dit plusieurs fois ; il me semble qu'il n'est rien de plus inutile que l'étude de l'histoire, de la manière qu'on l'étudie d'ordinaire, comme il n'y aurait rien de plus utile si on l'étudiait bien. On charge sa mémoire d'un grand nombre de dates, de noms et d'événements : pourvu qu'on puisse simplement retaire ce qu'on a lu ou qu'on dit, on passe pour être savant. Un jeune homme, qui se voit applaudir là-dessus, se croit fort habile : comme on ne juge presque des choses à cet âge que sur le jugement qu'on en voit faire à ceux qui sont plus vieux, il est impossible qu'il ne conçoive une grande opinion de sa suffisance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de lui, et que ceux de qui il dépend se font honneur, en toute occasion, de la facilité qu'il a à parler et à redire, sans aucune réflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant le véritable usage de l'histoire ne consiste pas à savoir beaucoup d'événements et d'actions, sans y faire aucune réflexion ; cette manière de les connaître, seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de savoir ; car savoir, c'est connaître les choses par leurs causes. Ainsi savoir l'histoire, c'est connaître les hommes, qui en fournissent la matière ; c'est juger de ces hommes saine.

ment: étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en connaître tous les ressorts, les tours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font aux cœurs.

Je voudrais donc qu'on accoutumât insensiblement les jeunes gens à réfléchir naturellement et sans art sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'histoire, afin que la lecture qu'ils en font pût former des hommes, et non pas des perroquets; car on peut bien appeler de cette sorte la plupart de ceux qui en parlent.

Ne dites point qu'ils en sont incapables, on ne saurait traiter trop tôt les enfants en hommes: dès qu'on peut parler, on peut raisonner; cette opinion de l'incapacité des jeunes gens pour le raisonnement est une condescendance pour les maîtres plutôt que pour les disciples. Parceque ces maîtres ne savent pas les faire raisonner, ils ont intérêt à dire que cela est impossible: comme ils ne possèdent pas l'art de produire les esprits, de les faire fouiller dans eux-mêmes, et y découvrir les trésors de lumière et de sagesse que la nature y a cachés, ils se moquent de cet art merveilleux, comme d'une chimérique, quoique Platon nous en a bien vu la pratique.

Mais, quand même les maîtres seraient habiles, la mauvaise gloire des parents les empêcherait toujours de réussir; car la réflexion n'enrichit pas tant la mémoire qu'elle forme le jugement: elle tend plutôt à rendre capable de penser sagement que de parler beaucoup; mais les parents veulent voir eux-mêmes le profit que font leurs enfants, et la plupart ne sont pas capables de connaître les bonnes qualités du jugement, comme d'entendre des faits d'histoire qu'on rapporte par mémoire.

D'ailleurs leur but est que leurs enfants paraissent savants avant l'âge, qu'ils aient matière de parler beaucoup, en disant des choses que le commun du monde ne sait point, et qui soit agréables d'elles-mêmes, comme sont tous les faits d'histoire; au lieu que le principal fruit de cette méthode est d'accoutumer les jeunes gens à parler peu et à réfléchir beaucoup; à ne dire jamais une histoire pour faire seulement voir qu'on la sait, enfin, à ne considérer les faits historiques que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

Outre cela, c'est que cette sorte d'étude de réflexion consiste en des considérations naturelles et familières, que tout le monde croit savoir et avoir faites, quand on vient à les dire, quoique personne ne s'en fût encore avisé; ainsi elles n'excitent aucune admiration: mais l'histoire,

ou contraire, étant une chose que la nature n'enseigne point, il n'est personne qui ne reconnaisse absolument pour nouveau ce qu'il en entend dire pour la première fois, et qui ne considère ainsi la connaissance qu'on en a comme quelque chose que tout le monde n'a pas, et partant quelque chose d'estimable, qui sert à faire paraître et à se distinguer: or, les parents n'ont d'autre but que de rendre leurs enfants capables d'exciter l'admiration du plus grand nombre, qui est toujours celui des ignorants, quelque méprisable que soit cette admiration, quelque dangereux qu'il soit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaise gloire.

De là vient qu'au lieu que l'histoire devrait servir à leur faire apprendre, comme d'eux-mêmes, la véritable morale par les réflexions qu'on leur devait faire sur les endroits les plus singuliers et les plus instructifs, elle ne leur sert qu'à se faire accroire à eux-mêmes, et aux ignorants comme eux, qu'ils savent quelque chose, pendant qu'ils ne savent rien.

Or, de toutes les dispositions d'esprit imaginables, il n'en est point de plus dangereuse que celle-là: car autant qu'un véritable savant est plus digne d'estime qu'un franc ignorant qui n'a jamais étudié, autant cet ignorant est plus digne d'estime que ceux qui, pour avoir été obligés d'étudier, se croient habiles sans l'être. Ainsi il vaudrait mieux, pour un jeune homme instruit de cette manière, qu'il n'eût jamais vu de livres ni de maîtres, puisqu'au moins il saurait qu'il ne sait rien, comme le savent d'eux-mêmes tous ceux qui n'en ont jamais lu; au lieu qu'il est si ignorant, qu'il ne sait pas même qu'il est ignorant.

Ce sont là les premières idées qui m'ont été données autrefois de cette science, par un des plus sages hommes du monde.

ST-RÉAL.

GOUVERNEURS DU CANADA.

L'Abeille a déjà publié [Vol. 1. No. 19.] une liste des gouverneurs du Canada. Depuis ce temps, l'infatigable Lieutenant-Colonel Jacques Viger en a publié une beaucoup plus complète et plus exacte que nous reproduisons ici, en changeant seulement un peu la forme pour l'accommoder aux colonnes de notre petit journal.

GOUVERNEURS FRANÇAIS OU LIEUTENANTS-GÉNÉRAUX DU ROY.

1. 1612. Champlain. *Samuel de...* Lieutenant-général de Vice-Roy. Mort à Québec le 25 décembre 1635.
2. 1635. Bras-de-fer De Chasteaufort. *Marc-Antoine de...* Dabord Commandant des Trois-Rivières, et ensuite Lieutenant-Général de Vice-Roy.

3. 1636. C. Huault de Montmagny *Charles...* Gouverneur... Chevalier de Malte.

4. 1648. D'Ailleboust de Conlogne. *Louis...* Gouverneur... Chevalier.

5. 1651, De Lauson. *Jean...* Gouverneur.

6. 1656. De Lauson-Charny... *Charles...* fils du précédent... Gouverneur.

7. 1657. D'Ailleboust de Conlogne. *Le même que No. 4.* Gouverneur... Mort à Montréal le 31 mai 1660.

8. 1658. P. De Voyer D'Argenson. *Pierre.* Gouverneur. Vicomte.

9. 1661. Du Bois d'Avaujour. *Pierre.* Gouverneur. Baron.

10. 1663. Augustin de Saffray-Mésy. Gouverneur. Chevalier. Mort à Québec le 5 mai 1665.

11. 1663. De Prouville De Tracy. *Alexandre...* Vice-Roi... Marquis... Arrivé en 1665.

12. 1665. Courcelle. *Daniel De Remy de...* Gouverneur. Chevalier.

13. 1672. Frontenac. *Louis de Buade, comte de Paluan et de.* Gouverneur.

14. 1682. Le Febvre de la Barre. — Gouverneur.

15. 1685, Denonville. *Jacques René de Brisay de.* Gouverneur Marquis.

16. 1689. Frontenac. *Le même que No. 13.* Gouverneur. Mort à Québec le 28 novembre 1698.

17. 1699. De Callière. *Louis Hector.* Gouverneur... Chevalier. Mort à Québec le 26 mai 1703.

18. 1703. Vaudreuil. *Philippe de Rigault de...* Gouverneur... Chevalier et ensuite marquis. Mort à Québec le 10 Octobre 1725.

19. 1725. De Longueuil. *Charles Le Moyne...* Commandant... Baron. Né à Montréal en 1656—Mort à Montréal le 8 juin 1729.

20. 1726 Beauharnois. *Charles de.* Gouverneur. — Marquis

21. 1747. Le Galissonnière. *Rolland Michel Barrin De.* Gouverneur... Comte.

22. 1746. La Jonquière. *Jacques Pierre de Taffanel de...* Gouverneur.. Marquis. Venu en 1749. Mort à Québec le 17 mai 1752.

23. 1752. Longueuil. *Charles le Moyne De.* fils du No. 19. Commandant. Baron. Né à Montréal en 1686. Mort à Montréal le 17 Janvier 1755.

24. 1752. Duquesne. — *Duquesne de Menneville.* Gouverneur. Marquis.

25. 1755. Vaudreuil. *Pierre Rigaud De Vaudreuil-Cavagnal.* Fils du No.

18. Gouverneur. Marquis. Né à Québec en 1698. Il resta jusqu'à la conquête en 1759.

Nous donnerons dans le prochain No. la liste des gouverneurs-anglais.

ANALYSES PHILOSOPHIQUES.

UNE RELIGION NATURELLE.

[Suite]

Si aucune religion n'éta it vraie, comment se serait-on imaginé de supposer toutes ces fausses religions ? car l'erreur n'existe qu'autant qu'il y a une vérité dont on a abusé. Il faut donc que les hommes dans les commencements n'aient connu qu'une seule religion, d'où sont sorties toutes les autres ; c'est ce qu'attestent les écrits anciens : ils nous font partir où les hommes, après leur dispersion, commencèrent à altérer la vérité par leurs passions et nous font suivre le progrès des différentes erreurs. Plutarque fait mention d'une inscription gravée à l'entrée du temple de Saïs et comportant une idée de Dieu que ne désavoueraient ni le récit de Moïse, ni les chrétiens :

Je suis ce qui a été, ce qui est et ce qui sera,
Nul mortel ne soulèvera jamais mon voile.

Ainsi nul doute qu'une seule religion ait été d'abord admise par les hommes ; mais d'où leur est-elle venue ? En venant au monde, l'homme n'apporte aucune notion de vérité et ne possède que des facultés pour recevoir et cultiver celles qui lui seront présentées, vérités qu'il ne trouve que dans la société ; de sorte qu'il se fait de la société à nous une révélation de la vérité à mesure que nous pénétrons au milieu d'elle. Mais cette société des hommes s'est-elle donnée à elle-même la vérité dont elle est en possession ? — Comment en serait-il ainsi ? les individus sont incapables de la trouver sans la société et la société est formée de ces mêmes individus. Il faut donc qu'elle lui soit venue d'ailleurs ; car l'expérience prouve que l'homme élevé en dehors de toute communication avec ses semblables, reste dans une nudité intellectuelle complète, semblable au friche, qui ne saurait produire aucuns bons grains, sans qu'on y jette une semence.

De là, sans une première révélation, l'origine de la parole humaine est inexplicable ; et qu'est-ce que la parole, sinon l'expression sensible et comme le corps de la pensée ? Or la pensée n'est qu'une parole intérieure de l'esprit avec lui-même ; cercle vicieux d'où l'on ne peut sortir qu'avec le secours d'une révélation primitive, puisqu'il est d'expérience que les individus sans la société ne peuvent nullement inventer la parole . . .

Tout vient donc comme de concert proclamer une première révélation ; la génération de la vérité en général parmi les hommes, comme l'origine du langage ; la nature de la vérité religieuse en particulier, comme son mode de conservation dans les âges reculés, même à travers les

ténèbres de l'erreur ; l'impuissance naturelle de la raison humaine, sans l'aide de la tradition, plus le découragement et les aveux des partisans de cette raison, forcés de reconnaître avec Bayle qu'il faut aller chercher un autre guide que la philosophie, " LA LUMIÈRE RÉVÉLÉE " seule capable de fixer et satisfaire notre incertitude.

NÉCESSITÉ D'UNE SECONDE RÉVÉLATION.

Nous avons vu que les hommes, sans une révélation primitive, étaient dans l'impossibilité absolue de s'élever jusqu'à la vérité ; une seconde révélation n'était pas moins nécessaire. Dieu, infini en sagesse et en bonté, n'a pu créer l'homme intelligent, libre et raisonnable sans lui fournir les moyens sûrs d'arriver à la connaissance de ses devoirs et de sa fin. Or la religion naturelle ne présente pas des règles assez fixes et assez sensibles pour être découvertes par la généralité des hommes, comme l'expérience le prouve d'une manière bien palpable.

En effet, sous l'empire du polythéisme, quel spectacle offrait le genre-humain ? L'impiété en était venue au point que les lumières du paganisme, notamment Sénèque et Cicéron, traitaient de fable et d'ineptie la croyance aux souffrances réservées dans un autre monde : ce drier s'appuie même sur l'opinion générale de son temps. Ce n'était partout qu'horrible dépravation de mœurs, monstruosité affreuses, en un mot le *rationalisme* tendait à l'athéisme complet, bien loin d'annoncer un retour vers les antiques et simples vérités de la religion primitive.

Cependant, malgré ces obstacles, qu'il ne pouvait franchir par lui-même, comment est-il arrivé que le monde s'est trouvé tout-à-coup en possession de la vérité pure et de la plus haute perfection ? comment expliquer ce phénomène inexplicable si nous cherchons une solution en dehors d'une seconde révélation ? Le premier moyen employé une première fois, le fut donc une seconde pour redonner à la terre une vérité qu'elle avait perdue et dont elle s'éloignait toujours de plus en plus. Maintenant nous voilà en présence du christianisme qui doit nous apparaître comme un FAIT DIVIN, par cela même que les hommes étaient dans l'impuissance radicale de le concevoir.

Créé dans un état d'innocence et de bonheur, l'homme eut le malheur de déchoir de cet état par sa désobéissance à son Créateur, et par sa chute porta à lui-même et à toute sa postérité qu'il portait encore toute en lui, un coup terrible dont les contre-coups ont précipité tous ses enfants dans des maux sans nom-

bre. Il avait abusé de sa liberté ; la perte de cette même liberté fut le résultat immédiat de cet abus.

La faute de l'homme, étant infinie relativement à Dieu, la justice divine demandait à s'appesantir sur le coupable jusqu'à une entière satisfaction, de sorte que l'homme fini en tout n'avait plus de pardon à attendre, si une victime infinie ne se présentait à sa place. " La miséricorde de Dieu, qui voulait trouver place dans sa justice même, inventa le plus ravissant prodige de l'amour : un libérateur Dieu et homme a été promis ; Notre Sauveur Jésus-Christ a voulu amasser sur lui la faute de l'homme et épouser sur lui-même toute la justice de Dieu. "

Je sais que l'on aurait été en droit de me demander des preuves de la chute de l'homme avant de parler de sa réhabilitation, mais ces preuves trouveront place dans un article subséquent.

ELEUTHERIUS.

BEAU COMPLIMENT.

Durant le voyage de Louis-Napoléon dans le sud de la France, on avait placé audessus d'une rue par où il devait passer, une couronne de fleurs suspendue par une corde. Audessus était une inscription en grosses lettres : *Il l'a bien méritée*. Par malheur, le vent jeta la couronne par terre et il ne resta plus qu'un bout de corde avec l'inscription.

LE GLOUTON.

A son souper, un glouton
Commande que l'on apprête,
Pour lui seul, un esturgeon
Sans en laisser que la tête.
Il soupe : il crève. On y court,
On lui donne maints clystères,
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu ;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.

La Fontaine.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.
Chez les Externes, M. P. Drolet.
Au Séminaire de St. Hyacinthe, M. J. R. R. Ouellet.
Aucollège de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté
J. B. BLOUIN, Gérant.